

Qui était Etty Hillesum ?

Grande figure de la spiritualité contemporaine, Etty Hillesum était loin d'être une "sainte nitouche". Audacieuse, elle a pris le risque d'aimer librement, certaine que la force de l'amour serait chemin de vérité. Juive, elle a délibérément choisi de ne pas se dérober au drame de son peuple. Elle est morte à Auschwitz en 1943, laissant un journal et des lettres qui ont bouleversé des millions de lecteurs.

"J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute." Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Misha sont quelques wagons plus loin... » Le 7 septembre 1943, sur une carte postale, jetée du train qui l'emmenait à Auschwitz, Etty Hillesum adressait ces mots à une amie.

Ses parents sont officiellement morts le 10 septembre. Gazés dès leur arrivée à Auschwitz, à moins qu'ils n'aient pas survécu au voyage. Etty serait morte le 30 novembre suivant, et Misha, son plus jeune frère, un pianiste de grand talent, le 31 mars 1944. Etty avait un autre frère, Jaap, qui se destinait à être médecin. Il sera déporté à Bergen Belsen en février 1944 et mourra au printemps 1945...

« Je vais t'aider mon Dieu ! »

Juive, Etty Hillesum avait délibérément choisi de ne pas se dérober au drame de son peuple. Elle savait pourtant parfaitement ce qu'il en était, écrivant, le 3 juillet 1942, un vendredi soir : « Ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination. Aucune illusion à se faire là-dessus. On veut notre extermination totale, il faut accepter cette vérité. » À la date du 11 juillet, dans son journal, on peut lire ceci : « Si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu. Peu à peu toute la surface de la terre ne sera plus qu'un immense camp et personne ou presque ne pourra rester au dehors. » Puis, le lendemain : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire, ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il est possible de sauver en cette époque et c'est la seule chose qui compte, un peu de toi en nous, mon Dieu... Il m'apparaît de plus en plus clairement, presque à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre, jusqu'au bout, la demeure qui t'abrite en nous. »

Quelques jours après, Etty Hillesum fut transférée, à sa demande, dans le camp de Westerbork, pour y travailler dans l'« assistance sociale aux personnes en transit » organisée par le Conseil juif. Deux de ses lettres, écrites dans le camp, ont été publiées clandestinement en 1943, décrivant de manière poignante ce qui s'y passait, la vie quotidienne, le départ des convois... Mais ce n'est qu'en 1981 que fut éditée une partie du journal qu'elle avait tenu depuis le 8 mars 1941, puis en 1982 sa correspondance depuis le camp. Ce journal, elle l'a commencé à la demande de Julius Spier, un psychothérapeute disciple de Jung, dont elle a fait la connaissance par des amis. Elle a alors 27 ans.

Son père, professeur de langues classiques, est proviseur du lycée de Deventer. Sa mère, née en Russie, avait gagné Amsterdam après un pogrom, en 1907. Etty est l'aînée. Elle connaît des moments de sombre dépression, tandis que ses deux frères souffrent de graves troubles mentaux...

Après avoir passé un bac littéraire, elle a quitté ses parents, pour étudier à Amsterdam le droit et les langues slaves. Elle fréquente alors des milieux sionistes, antifascistes et évolue dans un cercle intellectuel et artistique bohème. Elle mène une existence de femme libre, prête à bien des audaces, passionnée, amoureuse de la vie, devenant bientôt la maîtresse de Han Wegerif, un veuf, nettement plus âgé qu'elle, chez qui elle loue une chambre et dont elle tient le ménage...

Julius Spier, "l'accoucheur de son âme"

Spier est une personnalité tout aussi complexe qu'Etty. Divorcé, père de deux enfants, il a quitté l'Allemagne en 1939, tandis que Herta Levi, avec laquelle il s'est fiancé, a gagné Londres dès 1937. L'homme est sensuel, tout en étant habité par un authentique désir de vérité et de droiture. Incontestablement, il ne place pas les limites – même s'il en met – là où la « bonne société » les fixe.

Entre Etty et lui, la rencontre est foudroyante. Il perçoit chez elle l'immensité d'un désir qui va bien au-delà des seules pulsions sexuelles. Elle le découvre comme un maître qui peut la conduire plus loin. Il lui fait lire la Bible, les évangiles, saint Paul, Augustin, maître Eckhart... Elle fréquente aussi Rilke – qui tient une place centrale dans son journal –, Dostoïevski, Tolstoï... Si elle éprouve d'abord pour cet homme mûr un mélange de forte attirance et de nette répulsion, naît rapidement en elle une puissante passion amoureuse qui se heurte à la présence lointaine, mais ineffaçable, de Herta, à qui Julius Spier veut être fidèle... à sa manière. Et elle ne quitte pas Han Wegerif...

Le journal d'Etty témoigne longuement du « travail » accompli par cette passion dès lors que l'un et l'autre s'efforçaient de la vivre de la manière la plus authentique, la plus exigeante. Il y a certes de quoi choquer des esprits étroits. Pourtant, ce que l'on découvre, au fil des pages, c'est un chemin d'amour qui élargit le cœur et l'intelligence d'Etty. Un itinéraire qui introduira peu à peu dans une intimité avec Dieu « la fille qui ne voulait pas s'agenouiller ». Celle-ci se retrouve plus d'une fois prosternée « sur le rude tapis de sisal de la salle de bain ». La jeune femme instable, ravagée par les migraines et les maux de toutes sortes, naît à Dieu. De Spier, elle dit qu'il est « l'accoucheur de son âme », et s'interroge sur la meilleure façon de l'aimer, avec à l'horizon la perspective de la déportation, tandis que les mesures antijuives se font de plus en plus dures.

Médiatrice à son tour

Julius Spier meurt chez lui, emporté par la maladie, le 15 septembre 1942. Ses derniers mots sont pour Herta. Etty s'en dit « reconnaissante » et écrit : « Tu m'as appris à prononcer sans honte le nom de Dieu. Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi... Et je servirai moi-même de médiatrice à tous ceux que je pourrai atteindre. » Et, plus loin : « Je continuerai à vivre avec cette part des morts qui a la vie

éternelle et je ramènerai à la vie ce qui, chez les vivants, est déjà mort : ainsi n'y aura-t-il que vie, une grande vie universelle, mon Dieu. » Telle sera effectivement son attitude dans le camp de Westerbork. Non pas avec des sermons et des discours, mais avec mille attentions et une compassion jamais démentie pour ceux qu'elle côtoie et qu'elle sert, avec un seul souci : aimer.

À la dernière page de son journal, en date du 12 octobre 1942, on lit : « J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. » Quelques jours plus tôt, le 3 octobre, elle écrivait : « Bien sûr, c'est l'extermination complète, mais subissons-la au moins avec grâce. » Une grâce qui éclaire aujourd'hui ceux qui la lisent.

Jean-François Bouthors, éditeur et écrivain, mars 2009

